

# L'école, un job à plein temps... pour les parents

Parents, quel métier! – 5/6 – Aux Etats-Unis, toute la cellule familiale est mobilisée afin que les enfants réussissent à l'école et dans leurs activités annexes, jusqu'aux loisirs. Souvent moqueuse, la France n'en est pourtant pas loin

L'enthousiasme est palpable sur le podium, sous le soleil d'hiver de la Californie du Sud. « Dans cette école, je me suis fait tellement d'amis! », s'exclame l'intervenante au micro, avec la foi d'une télévangéliste, devant des dizaines de parents attentifs, tous lestés d'un sac de cadeaux floqués au nom de cet établissement privé réputé. S'agit-il d'une élève? Non, mais d'une mère, qui vend l'expérience totale que sera pour chaque parent la scolarité primaire (à partir de 5 ans aux Etats-Unis) de son enfant.

Vous pensez qu'une école est un lieu d'éducation des enfants? Détrompez-vous. C'est un projet de vie familial dans lequel chacun doit s'engager pleinement: la réunion d'information, hébergée dans la villa cossue de parents d'élèves, un matin de semaine, a fait le plein et n'est qu'une parmi tant d'autres auxquelles il est indispensable de participer pour être accepté – le rythme de travail des Californiens aisés et leur capacité infinie à se libérer n'importe quand pour n'importe quelle activité liée à leur progéniture est un mystère.

Ce paradoxe se répète ensuite pour le lycée puis l'université: une fois l'enfant admis dans des écoles ultrasélectives, ses parents se doivent de participer aux week-ends camping, soirées de levées de fonds, rencontres sportives, etc. Sur le pare-chocs arrière de la voiture, un autocollant « Fier parent d'un élève de telle école » complète, en général, le tableau. Un job à plein-temps à l'école, qui vient s'ajouter au job à plein-temps des activités extrascolaires. Et peut-être aussi au job à plein-temps... de son propre job.

N'y voyez pas une anecdote sur les excès des parents fortunés d'Hollywood. Il s'agit juste de la version dorée d'une course scolaire et parascolaire devenue folle dans l'ensemble des Etats-Unis. C'est ce pays qui a donné naissance aux expressions « soccer mom », « helicopter mom » ou « tiger mom », pour désigner les mères ou parents surinvestis dans l'éducation, les activités et le contrôle de leurs enfants. Dès la naissance.

## La culture de la réussite

D'ailleurs, nous aurions pu commencer cet article trois ans plus tôt, par l'admission en preschool. Dans la plupart des Etats-Unis, il n'y a pas d'école publique généralisée avant 5 ans. Aussi, la bataille pour les meilleurs établissements privés – pour ceux qui peuvent se les payer – commence dès 2 ans. Elle est longue et cruelle: car l'argent ne suffit pas, il faut que l'enfant prouve sa sociabilité. A voir la détresse d'une mère dont l'enfant pleure non-stop et ne joue pas avec les autres candidats lors d'une séance de parent and me le samedi matin (plusieurs sont obligatoires pour être accepté dans les établissements les plus demandés), on pourrait penser que l'avenir entier du bambin dépend de son admission en maternelle. En 2016, une étude de l'Economic Policy Institute a établi que le coût d'une année de preschool était passé au-dessus du coût d'une année d'université dans la moitié des Etats américains.

Mais peut-être que 2 ans, comme point de départ, c'est un peu tard. Dans son livre *Parenting Inc.* (« entreprise parentalité », Times Books, 2008, non traduit), qui n'a pas pris une ride, la journaliste Pamela Paul, décrivant les (très chères) « baby classes » de musique, activités éducatives, gymnastique ou langue des signes, se demande à quel moment et pourquoi « il est devenu nécessaire de dépenser des centaines de dollars dans des cours afin d'encourager la curiosité de nos enfants envers eux-mêmes, les animaux, des cubes et le monde qui les entoure »?

Bonne question. Il n'y a pas un seul « moment », mais tout un faisceau: d'abord, l'émergence d'une classe moyenne éduquée au fait des enjeux scolaires; la généralisation d'une économie de services, qui rend l'éducation indispensable à la réussite professionnelle; la massification de l'université après la seconde guerre mondiale, qui renforce la concurrence entre les élèves. C'est à partir des années 1980, sous l'ère Ronald Reagan (président de 1981 à 1989), que la culture de la réussite se généralise. Dans cette spirale, la journaliste Judith Warner décrit, en 2005,

le triomphe du « winner-take-all parenting »: la « parentalité gagnante remporte tout ».

En 2011, dans la même lignée, la professeure de droit Amy Chua chante son *Hymne de bataille de la mère tigre* (Gallimard), un récit à succès assumant une éducation intensive dans le but d'obtenir de meilleures notes à l'école et qui vante la multiplication des cours de musique ou de langue, etc. Cet ouvrage fait parler de lui dans la presse française sur le registre bien connu de l'ébahissement face à ces doux dingues que sont les Américains: « La mère tigre sort ses griffes », « Mère Mao contre Mère Dolto », titrent les journaux. Les Français ont beau jeu de se moquer: ils sont pourtant déjà bien engagés, eux aussi, sur la voie de l'obsession de la réussite scolaire.

Une formule revient, presque au mot près, dans la bouche de toutes les personnes que nous avons interrogées en France: « optimiser la performance » des enfants. Il n'est pas question de disques durs ou d'athlètes de haut niveau, mais de minots à peine sortis du berceau. Cette obsession revêt différentes formes. Dans une école maternelle publique d'un beau quartier parisien, la directrice confie: « Certains parents me font bien sentir qu'ils auraient la possibilité d'inscrire leur enfant ailleurs – dans des écoles Montessori ou Freinet, par exemple. Avec cette menace tacite, ils portent sur l'école publique des attentes énormes: il faut qu'il y ait de la communication moderne, des projets culturels et artistiques de haut niveau, des apprentissages au-delà des programmes. » Elle ajoute: « Il faut aussi que l'école s'adapte à eux, à leurs vacances, à leurs horaires et à leur fonctionnement. » Ailleurs, dans un quartier mixte, plutôt que d'intégrer la maternelle de secteur, un père préfère mettre son enfant « dans le privé dès 3 ans, comme ça, [il est] sûr qu'il aura une place au lycée ».

L'obsession scolaire n'est pas l'apanage des parents riches, souligne Claude Martin, directeur de recherche émérite au CNRS: « Elle concerne surtout les couches moyennes qui ont peur du déclassement, en particulier les générations qui ont pu bénéficier de l'ascenseur social et qui ont peur que leurs enfants vivent moins bien qu'eux. » L'anxiété explique les cours particuliers de maths et le coach en orientation pour Parcoursup. « Avec l'école, le devenir des enfants échappe aux parents, constate le sociologue François de Singly. Dès lors, la scolarité devient un enjeu majeur. »

Mais, dans le même temps, la psychanalyste Sylviane Giampino observe que les parents sont renvoyés à l'idée inverse: ils seraient les seuls responsables de ce qu'il adviendra de leurs enfants. En créant des institutions de soutien à la parentalité qui culpabilisent les parents défaillants, en subordonnant les actions de politiques publiques à des objectifs de résultats quantifiables, l'Etat a, ces dernières décennies, engendré des parents « dépressifs », selon elle. « Des parents anxieux, livrés à eux-mêmes, qui vont toujours plus tôt préparer les conditions de la réussite de leur enfant. Désormais, un bon parent est celui dont les enfants sont performants. »

Assise dans le fauteuil de son cabinet de consultation, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Sylviane Giampino, par ailleurs vice-présidente du Haut Conseil de la famille, de l'enfance et de l'âge, y voit des conséquences catastrophiques: « On est passé de l'enfant objet d'un investissement affectif – le bon parent, c'est un parent qui rêve – à l'enfant objet d'un investissement pour plus tard. » Elle rappelle que l'Américain James Heckman, Prix Nobel d'économie, a même théorisé les rendements socio-économiques des investisse-

**VOUS PENSEZ QU'UNE ÉCOLE EST UN LIEU D'ÉDUCATION DES ENFANTS? DÉTROMPEZ-VOUS. C'EST UN PROJET DE VIE FAMILIAL DANS LEQUEL CHACUN DOIT S'ENGAGER PLEINEMENT**



GIULIA D'ANNA LUPO

ments éducatifs précoces. Autrement dit, votre enfant n'est pas juste la prune de vos yeux mais un futur retour sur investissement. Pour Sylviane Giampino, cette dérive découle aussi de ce qu'elle nomme « la cognitivisation de la société », liée à l'essor des neurosciences. Une lecture quantifiable, mesurable, des capacités cérébrales de chaque enfant. « S'il n'est pas performant, c'est qu'il a un trouble », dit-elle, faisant le lien avec l'augmentation spectaculaire de diagnostics en tout genre, notamment des pathologies liées à l'attention.

## Lettres sur le frigo

Avec effroi et humour, le sociologue britannique Frank Furedi raconte, dans *Parents paranos* (Alias, 2001), que les parents vivent désormais sous la menace permanente de ne pas suffisamment favoriser le développement cérébral de leur progéniture: les bébés nourris au biberon risquent d'avoir un QI plus bas (faux); les bébés auxquels on donne une tétine seront moins intelligents que les autres (encore faux); il faut embrasser et câliner son enfant, non parce qu'on en a envie, mais parce que cela créerait « des étincelles dans ses voies neuronales », comme l'écrivait *Newsweek* en 1997, lui permettant peut-être, plus tard, de développer « l'amour de l'art, un talent pour le football ou un don pour se faire des amis ».

Peu de parents avouent « pousser » leurs enfants. Pour son livre *Le Goût de l'effort. La construction familiale des dispositions scolaires* (PUF, 2018), Sandrine Garcia, sociologue à l'université de Bourgogne, a inter-

rogé une soixantaine de familles de catégories sociales moyennes et supérieures. Spontanément, la plupart disent ne rien faire de spécial pour accompagner la scolarité de leur enfant. Mais dès qu'on s'intéresse de près aux pratiques quotidiennes... Sur le frigo, les parents posent des aimants avec les lettres de l'alphabet; dans la chambre, ils disposent quelques jeux éducatifs; pendant la lecture du soir, ils posent des questions aux petits afin de stimuler la distanciation critique; à l'école, ils entretiennent un « rapport stratégique » à l'enseignant, loin du clivage traditionnel entre l'école et la maison, qui perdure dans les milieux populaires. « Une partie des parents transforment leurs enfants en élèves avant même leur scolarisation », affirme Sandrine Garcia.

Cette attitude bouscule la théorie bourdieusienne de la « transmission par osmose » du capital culturel parental, explique la chercheuse. Ces parents ne se contentent plus de plonger leurs enfants dans leur bain culturel pour les préparer aux exigences scolaires. Ils fournissent eux-mêmes un travail considérable, invisible et interventionniste: suivi des devoirs, recours à des cours particuliers, dictées du week-end, séjours linguistiques, récitations des poèmes et des tables de multiplication, choix stratégiques des activités extrascolaires... On vous l'avait dit: l'école est vraiment un job à plein-temps pour les parents. En France comme aux Etats-Unis. ■

LAURENT BORREDON  
ET CLARA GEORGES

Prochain article Culpabilité et épuisement dopent le marché de la parentalité